



**Le Président fédéral Joachim Gauck  
lors d'une soirée tenue en l'honneur des traductrices et  
traducteurs littéraires  
le 27 mai 2015  
au château de Bellevue**

Alors que ces allusions littéraires à la traduction résonnent encore à nos oreilles, je ne peux résister à l'évocation d'une facétie pour ainsi dire théologique dans le monologue de Faust, trop souvent ignorée à mon humble avis.

Lorsque Faust croit enfin avoir trouvé sa traduction du prologue de l'Évangile selon saint Jean en écrivant « Au commencement était l'Action », à ce moment précis, le diable lui rend visite ! Ou pour être plus précis : Le barbet recueilli se « traduit » lui-même, et devient Méphistophélès, voilà le fin mot de l'histoire !

Bien entendu, comme tout ce qui compose cette œuvre grandiose, ce n'est pas un hasard. Goethe sait que quiconque fait de l'action le commencement, le principe de toute chose, se trouve déjà sur une voie ardue, pour ne pas dire diabolique. Ce qui commence de cette manière se terminera dans Faust II, comme nous le savons, par la création d'un monde qui a tout d'une destruction du monde.

Non, le « logos » de l'Évangile selon saint Jean n'est pas l'action, c'est le verbe, la langue, le sens, la cohésion intellectuelle et spirituelle du monde, l'ordre du cosmos : au commencement était le logos.

Puisque nous évoquons le grec, notons encore que le nom grec de Méphistophélès, c'est « diabolos », le diable, correspond au grand « brouilleur », c'est l'ennemi et le démolisseur de tout ordre, le destructeur de tout sens.

Sous cet angle, le diable serait aussi l'adversaire des traducteurs, qui témoignent justement que le sens existe, c'est-à-dire qu'il y a une correspondance entre des structures étrangères l'une à l'autre. Qu'il y a une signification décelable dans ce qui paraît au premier abord incompréhensible. Que, vraisemblablement, tout phénomène

linguistique signifiant peut être traduit de manière sensée en un autre phénomène linguistique signifiant.

Qui traduit ressent et fait ressentir aux autres « ce qu'est le monde en sa pure réalité ». Si l'on peut dire, le simple fait qu'il y ait la traduction, que la traduction soit possible, est la preuve qu'il y a un sens à la base de toute essence, à portée de tout être s'exprimant par la parole.

Pour le dire avec Kant : le monde raisonnablement structuré, compréhensible et dicible est la condition nécessaire de la réussite d'une chose telle que la traduction. Si l'on suit cette idée, alors les traducteurs sont en même temps les témoins et les artisans d'une métaphysique linguistique.

Je peux aussi le dire un peu plus simplement. Cela donnerait : nous pouvons nous comprendre. Aussi simples que soient ces quelques mots, ce processus, à chaque fois qu'il se produit, tient du miracle. Nous pouvons nous comprendre : c'est la signification philosophique centrale de la traduction, laquelle se révèle aussi, à notre époque tout particulièrement, éminemment politique.

Nous parlons souvent, et parfois bien trop vite, de guerre des cultures et de choc des civilisations, et nous croyons voir chaque jour des exemples témoignant de ce que différents mondes et leurs habitants font preuve d'incompréhension, et même d'ignorance. À cela, chaque traduction et le phénomène de la traduction lui-même répondent : si, nous pouvons nous comprendre ! Et si nous ressentons parfois un sentiment d'étrangeté, il n'existe pas d'étrangeté absolue, pas d'incompréhension absolue partout où des hommes parlent, où des hommes s'expriment.

Souvent, cette portée philosophique et politique contraste fortement avec le manque de considération dont souffrent ceux qui, jour après jour, font œuvre de traduction. C'est pourquoi cette réception vous est consacrée, Mesdames et Messieurs, traductrices et traducteurs littéraires, mais aussi interprètes des services linguistiques (quelques-uns sont parmi nous), vous qui veillez à ce que nous ne nous fassions pas seulement comprendre en théorie, mais bien aussi dans les faits.

Pourtant, pour un grand nombre de traducteurs, les mots prononcés par le président fédéral Roman Herzog en 1997 n'ont rien perdu de leur actualité : « Le rapport est bien déséquilibré entre votre mérite et votre salaire. » Je pense que sur ce point, nous pouvons donner raison à Roman Herzog sans grande difficulté.

Nous n'y changerons rien de fondamental ce soir, même si nous le souhaitons ardemment. Mais cette soirée doit exprimer la grande reconnaissance que la société vous doit, traductrices et traducteurs, et je souhaite vous adresser ce remerciement au moins symboliquement

ce soir. Et peut-être ce remerciement pourra-t-il représenter une étape sur la voie d'une meilleure reconnaissance, y compris économique, du service et du mérite des traducteurs. Je sais que c'est un intense champ de lutte depuis des années, et je souhaite du succès à toutes les démarches visant à donner à ceux qui nous permettent de lire la littérature étrangère les moyens de continuer à s'acquitter de cette noble tâche.

Je ne sais pas, chère Daniela, si cet aspect te tenait à cœur lorsque tu déployais tant d'énergie pour l'organisation de cette soirée. Mesdames et Messieurs, vous avez tous un soutien de choix dans cette maison. Il s'agit de Daniela Schadt. Elle n'a eu de cesse de s'y consacrer jusqu'à ce que l'idée ait fait son chemin dans mon esprit. Que je me dise : faisons le. Ne pensons pas qu'aux auteurs. Je ne crois pas que c'est sur la rémunération des traducteurs qu'elle souhaitait mettre l'accent, mais bien sur l'inestimable mérite que nous célébrons aujourd'hui en vous invitant à cette cérémonie solennelle et pour lequel nous vous remercions.

Vous nous donnez la possibilité de nous mouvoir, par l'esprit, dans d'autres cultures comme s'il s'agissait de notre propre monde. Il n'y a pas de condition préalable plus importante pour la tolérance et l'ouverture d'esprit que la disposition d'esprit élémentaire permettant de s'ouvrir à l'autre, à l'étranger. Puisque chacun d'entre nous, quels que soient ses talents et ses efforts, ne peut jamais maîtriser qu'un petit réservoir de langues étrangères, nous sommes tributaires de bonnes traductions.

Je dirais aussi : la traduction ne nous aide pas seulement à comprendre les autres, elle nous aide aussi à nous comprendre nous-même, et à nous exprimer de manière plus nuancée. La traduction nous ouvre le regard dans un « miroir éloigné ». La grande tradition de la traduction allemande – je citerai ici celle de textes antiques par Johann Heinrich Voss ou Schleiermacher, la traduction de la Bible par Luther, les traductions de Shakespeare par Tieck et Schlegel –, cette grande tradition n'a cessé de créer de nouveaux concepts dans la langue allemande et donc dans notre pensée et notre culture, forgeant de nouvelles expressions et ainsi de nouvelles façons de comprendre soi-même et le monde.

La traduction est souvent interprétée comme un « gain de langue » – et qu'est-ce, sinon un « gain de réalité » ? Aujourd'hui comme hier, plus la culture de la traduction est forte, plus la langue allemande elle-même est riche et vivante.

La traduction est aussi un artisanat, mené à la sueur de son front – nombre de traducteurs en témoignent. Avant de pouvoir parler de transmission interculturelle ou de ponts entre les mondes, c'est un travail artisanal sur chaque mot, sur la phrase, sur le livre qui s'effectue. Avant que l'altérité ne puisse nous être présentée de

manière compréhensible, le traducteur, la traductrice doit compulser des dictionnaires, lire la presse, étudier l'histoire de la langue, explorer et intérioriser le monde de l'auteur.

Les traducteurs doivent reconnaître les jeux de langues de différents milieux, de différentes couches de la population, de différentes professions. Comment s'expriment une dame des salons parisiens de juillet 1830, un général russe devant Stalingrad en 1943, un courtier de Wall-Street en 1987 et en 2007, une Palestinienne éplorée à Bethléem en 2012 ? Et comment parlent-ils, ou auraient-ils parlé en allemand ? Et dans quel allemand doivent-ils parler, celui d'aujourd'hui ou celui de l'époque ?

La précision sonore, la passion pour la diversité des modes d'expression, la maîtrise de l'atlas linguistique d'une culture étrangère : tous ces éléments nous conduisent à bénéficier de traductions d'une réelle qualité. Et c'est bien comme cela que les bons traducteurs nous préservent d'un monolinguisme mondial nivelant toutes choses.

Quand Esther Kinsky parle de la nécessité de se laisser gagner par « l'alterdénomination » du monde, je trouve qu'il s'agit d'un très beau concept pour ce travail, que j'imagine à la fois difficile et beau, à la fois épuisant et frustrant d'un côté et de l'autre infiniment gratifiant et porteur de révélations et de succès, y compris dans ce rapport à l'étrangeté et à ce qui semble intraduisible.

Le traducteur travaille sous sa propre responsabilité. Quels que soient les nombreux échanges qui existent entre confrères et consœurs, comme au sein de la vénérable institution du Collège européen des traducteurs de Straelen, le traducteur reste en fin de compte un funambule qui doit assurer son équilibre seul, à ses risques et périls.

Je suis heureux que soient rassemblés ce soir, au château de Bellevue, un grand nombre de ces artistes, ainsi que bien entendu des représentants des institutions qui leur facilitent la tâche – qu'ils leur facilitent toujours, je l'espère, et se gardent bien de leur compliquer. Certains d'entre vous prendront bientôt la parole et seront alors présentés. Il ne me reste qu'à souhaiter la bienvenue à Denis Scheck et à le remercier de nous guider au cours de la soirée. Sa passion pour la bonne littérature rejoint celle que lui inspirent les bonnes traductions, raison pour laquelle je me réjouis qu'il soit parmi nous aujourd'hui.

Mais je dois revenir, une fois encore, à la théologie, l'exercice de traduction peut-être le plus exigeant car il s'agit de transposer dans une langue humaine la parole divine, c'est-à-dire le mystère, autant dire l'indicible.

Lorsque la Bible décrit la confusion des langues suite à la construction de la tour de Babel, cette multiplication des langues est

clairement comprise comme un mal, une punition, et en aucun cas comme le point de départ d'une diversité multiculturelle enrichissante.

Cette scission en diverses langues et cultures est racontée comme un phénomène d'éloignement de Dieu, d'arrogance humaine. Ce n'est que plus tard, bien plus tard, dans le Nouveau Testament, que la compréhension mutuelle des étrangers est interprétée comme le miracle pentecôtiste de la communication, comme un signe de l'action de la présence divine. Étant donné que la Pentecôte était célébrée le week-end dernier, cette soirée n'aurait pas pu être programmée à une meilleure date...

Si l'on attribue de telles qualités à la langue et à la compréhension, touchant à la présence du divin, alors, à ce moment-là, nous savons ce que sont les traducteurs : les messagers d'un monde où l'on peut se comprendre ou, si Dieu le veut, où l'on se comprend.

Mais vous, traductrices et traducteurs, n'attendez pas de miracle. Vous savez que l'apparition des langues de feu de l'Esprit saint est un phénomène rare. Alors vous vous mettez au travail, jour après jour. Patients, imperturbables, vous introduisez des mondes étrangers dans notre belle langue allemande – et l'embellissez par la même occasion. Ou vous transmettez les pensées de notre langue dans une autre. Et nous offrez à tous, jour après jour, de nouveaux éléments de compréhension, de perspectives, du monde. Nous en avons besoin !

Alors permettez-moi de vous dire avec enthousiasme et du fond du cœur : merci !